

## Méditation de Pâques

### 2<sup>ème</sup> partie : Du Golgotha à Tibériade

#### Le quadruple supplice

La Passion du Christ, la « folie » de la croix, est une leçon de sagesse démesurée. Ce terrible événement n'est pas seulement réel, c'est aussi un drame éternel. Il a été un sujet de méditation assidu pour les saints, il a été revécu à travers les siècles par des inspirés ; il est un thème universel de réflexion et de méditation. (...)

Car cette Passion n'est autre chose qu'un itinéraire de la vie spirituelle et de son aboutissement dernier et suprême. L'enseignement qui en résulte pourra ne pas nous plaire, mais il est d'une évidence éclatante : pour entrer dans le royaume, pour atteindre la résurrection, il faut passer par le dépouillement absolu. Le détachement du sage ne suffit pas, il faut aussi le déchirement de l'être entier ; on ne peut pas outrepasser le voile de la connaissance sans déchirer la chair et l'intelligence et l'honneur aussi, et toutes les affections du cœur. Suivons ces étapes dans le récit de la Passion. (...)

1) Le premier supplice, le premier arrachement est celui du cœur et des nobles affections. C'est l'agonie au jardin des Oliviers, où le cœur du Christ souffre d'abord d'être en butte aux siens *qui ne l'ont point reçu*, comme il est dit dès la première page de l'Évangile de Jean, d'être condamné par le peuple d'Israël, son peuple, d'être honni par ceux qui sont les siens comme il avait été honni dans son village. Ainsi est-il renié par toute sa nation et par tous les représentants de sa nation, et nous ne devons pas croire que cette circonstance ne lui ait pas été particulièrement pénible. En plusieurs passages de l'Évangile, nous voyons de quels liens puissants il est attaché à sa patrie. Ne dit-il pas à la femme cananéenne : *Comment donnerai-je aux chiens le pain qui doit être donné aux enfants ? Je suis venu pour réunir les enfants d'Israël*. Il dit encore : *Combien de fois n'ai-je pas voulu réunir autour de moi les enfants d'Israël comme la poule réunit ses poussins !* et sur la destruction prédite de Jérusalem il a pleuré. *Ô Jérusalem, ô Jérusalem, qui tues les prophètes ! Nul n'est prophète en son pays. Ô Jérusalem, qui n'as pas connu que tu étais visitée...* Voilà un premier déchirement. (...)

2) Le second est dans la trahison, le reniement ou la fuite de ceux qu'il avait choisis entre tous pour les enseigner, de ses disciples qui à l'heure tragique feront tous défaut. (...)

3) Le troisième déchirement est dans son amour des hommes, dans son amour de la pureté, puisque ce sont les péchés de l'humanité entière qu'il assume et qui le torturent ainsi au point de faire jaillir de sa peau la sueur de sang. (...)

Cette troisième espèce de supplice inclut la crucifixion de l'honneur. Il est à remarquer de ce Christ dont on nous parle souvent comme d'un doux et humble de cœur, et il le fut en effet, qu'il ne manqua jamais à la dignité et à l'honneur. *Moi j'honore mon Père, et vous me déshonorez*, dit-il à ses interlocuteurs, à ses accusateurs pendant la fête des Tabernacles. Il ne baisse pas la tête devant les puissants de ce monde qui lui font remarquer qu'ils ont pouvoir de le crucifier. Il ne baisse point la tête devant le roi Hérode. Quand la pécheresse brise sur lui le vase d'albâtre empli de parfums précieux, et qu'on lui fait remarquer qu'avec le prix de ce parfum on pourrait soulager les pauvres, il dit : *Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, mais moi vous ne m'aurez pas toujours*. Et aussi : *Elle a fait cela pour honorer ma sépulture. Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous faites bien car je le suis*, dit-il sans fausse modestie. *Celui qui me voit voit le Père. Celui qui m'honore honore le Père. Est-il vrai que tu es roi ?* lui demande Pilate. Et Jésus lui répond : *Tu l'as dit*.

Après l'entrée à Jérusalem sur un âne au milieu des acclamations d'une foule ignorante et douteuse, voici la scène horrible du prétoire où le vrai Roi plus que roi se voit udéguisé en roi, où le Fils de l'homme se voit nommé par Pilate : *Voici l'homme*. La couronne est devenue couronne d'épines. Les rayons de l'auréole se sont durcis, retournés, et entrent dans la chair avec douleur. Le sceptre, symbole de puissance virile et de domination, est remplacé par le roseau du marécage, signe de fragilité et de bassesse. Et comme si les plaies de la flagellation ne suffisaient pas, il y a aussi les gifles et les crachats, et ce roseau arraché des mains et dont on le frappe sur la tête. Il y a aussi la pancarte au-dessus du gibet : *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs*, et dont les Juifs eux-mêmes s'alarment puisqu'ils protestent devant Pilate pour que l'écriteau soit modifié ; ils en reçoivent une réponse symbolique et pleine de sens (comme toutes les réponses de Pilate) : *Ce qui est écrit est écrit*.

4) Enfin il y a le quatrième supplice qui est l'arrachement de la chair, le dépouillement et le dévêtement de la chair point par point et bouton par bouton, dans le supplice le plus atroce que l'on puisse imaginer. Il y a les cinq plaies, comme pour marquer que tous les éléments qui composent l'homme doivent être atteints et frappés, arrachés à la vie bribe par bribe. Jésus souffre ce quadruple martyre (...), et rend l'esprit en poussant un grand cri.

## Accepter la souffrance

Une leçon qu'il convient de tirer de ce récit, c'est l'attitude que nous devons adopter à l'égard de la douleur nécessaire. Nous devons savoir que pour entrer dans le royaume, il nous faut souffrir, que cette douleur est nécessaire, que ce dépouillement est indispensable. Et pourtant il nous est défendu de le vouloir directement et de l'opérer sur nous-même, car il faut remarquer que la Passion du Christ est subie et non voulue : *Seigneur, si tu peux éloigner ce calice de moi, je t'en prie fais-le, mais que ta volonté soit faite.*

Voilà l'attitude juste à l'égard de la douleur. Il nous est défendu de la rechercher autant qu'il nous est défendu de la fuir. Il nous est défendu de la rechercher comme il nous est défendu de nous donner la mort. Pour nous donner la mort ou nous infliger des souffrances, il nous faudrait violer l'ordre de la nature qui, dans un certain sens et jusqu'à un certain point, est l'ordre de Dieu. Il ne nous faut pas non plus essayer de l'éluder, cette souffrance, car elle est nécessaire, et une souffrance, pour être vraie, doit être soufferte.

J'ai l'air de balbutier ici, mais en fait nous savons qu'il y a des manières d'éluder la souffrance tout en subissant des sévices. Nous avons tous connu ou entendu parler de tels fakirs assis sur la planche à clous ou se lardant de coups de poignard. La Passion du Christ n'a aucun rapport avec ces sortes d'exhibitions. Ces sortes d'exhibitions peuvent soulever en nous quelque étonnement, mais ne nous inspireront pas de la vénération. Nous y verrons plutôt un tour d'adresse qu'une grâce divine. (...)

Nous connaissons aussi ceux qui recherchent la douleur et qui la cultivent, c'est même une mode qui s'est considérablement développée depuis l'époque dite romantique. Dans toutes les époques il y a eu des gens qui ont chéri tout ce qui pouvait les détruire. Et nous pourrions dire que toute passion et tout vice sont une recherche du poison et de ce qui peut nous détruire. C'est une recherche du plaisir dans la souffrance.

Toute délectation dans la souffrance, qu'elle soit souffrance du corps ou souffrance du cœur, est de la nature du vice, est maladie et perversion. Telles personnes que nous prenons quelquefois pour des saints n'étaient effectivement que des malades de ce genre, et leurs spectaculaires pénitences n'étaient souvent qu'un vice, un vice religieux, une manie et une folie. Ils ne peuvent pas tirer de la Passion du Christ une règle qui les pousse ou les dirige dans ce sens, et ce qui est dit de la souffrance corporelle et de la souffrance du cœur peut être aussi dit de l'humiliation.

Les romans d'aujourd'hui, les confessions publiées et les journaux intimes nous offrent maints exemples de personnages et d'auteurs qui se purlèchent de l'affirmation de leur propre infamie, de la délectation de

leur turpitude. Ce n'est là qu'une maladie et un renversement de l'orgueil. La plupart du temps, lorsqu'un homme se déclare monstrueux et satanique, il se vante, et serait assez humilié de savoir la réalité : qu'il est un pauvre bonhomme comme tout le monde.

Quel est l'enseignement du Christ et la règle juste ? Accepter. Accepter et comprendre. Il n'est pas besoin que nous nous suicidions pour mourir, nous mourrons bien à temps. Nous ne devons ni fuir ni rechercher la mort, et il est même juste que nous nous en défendions si ce n'est au détriment de personne. Il est juste que nous la retardions jusqu'à son heure. Ce qu'il faut, c'est savoir l'accepter, la comprendre, lui donner un sens quand elle vient, quand elle vient sur nous et quand elle vient sur les nôtres.

Sur l'homme de l'Esprit, elle viendra probablement prématurée et violente. Mais ce n'est pas l'homme de l'Esprit qui se sera fait violence. Le monde est là, et les nécessités du monde ; les hommes sont là, les ennemis et les amis sont là, avec tous les instruments de supplice tout prêts, et il n'est nul besoin que le martyr hâte son heure. Qu'elle ne vienne pas sur lui comme un filet, cela suffit ; qu'il s'attende à la recevoir à toute heure, cela suffit et c'est bien plus difficile. Accepter est bien plus difficile que forcer. Dans l'acceptation, il y a cette juste mesure du vouloir et du non-vouloir, de la vertu, du courage, de la volonté et aussi du renoncement à l'orgueil de la volonté. C'est attendre qu'une autre volonté que la nôtre propre se fasse en nous.

## **Les apparitions du Ressuscité**

*Ressuscité le matin, le premier jour de la semaine, Jésus apparut d'abord à Marie de Magdala dont il avait chassé sept démons. Celle-ci alla le rapporter à ceux qui avaient été ses compagnons et qui étaient dans le deuil et les larmes. Et ceux-là, l'entendant dire qu'il vivait et qu'elle l'avait vu, ne la crurent pas. Après cela, il se manifesta sous d'autres traits à deux d'entre eux qui étaient en chemin et s'en allaient à la campagne. Et ceux-là revinrent l'annoncer aux autres, mais on ne les crut pas non plus. Enfin il se manifesta aux Onze eux-mêmes pendant qu'ils étaient à table, et il leur reprocha leur incrédulité et leur obstination à ne pas ajouter foi à ceux qui l'avaient vu ressuscité<sup>1</sup>.*

Les quatre Évangélistes nous parlent d'une dizaine d'apparitions du Seigneur après sa mort. La première est à Marie de Madgala au tombeau même ; puis aux femmes, au retour du tombeau ; puis aux disciples d'Emmaüs ; puis aux disciples réunis au cénacle sans Thomas ; puis aux disciples, Thomas présent ; puis lors de la pêche miraculeuse relatée par

---

<sup>1</sup> Marc 16, 9-14.

Jean ; puis sur une montagne en Galilée ; puis à Jérusalem ; et enfin lors de l'Ascension. Ces apparitions, dans la simplicité du style évangélique si vivant et si peu descriptif, se présentent comme particulièrement mystérieuses. Il faut d'abord remarquer que dans les premières, les disciples, ses plus intimes, ne reconnaissent pas leur Maître.

Quand Marie de Magdala qui pourtant l'a servi, l'a suivi, l'a oint de parfum de son vivant et après sa mort, a écouté sa parole assise à ses pieds tandis que sa sœur Marthe besognait dans la maison, quand cette Marie le rencontre sur le lieu même de son supplice, pleine de l'image de lui, elle le prend pour le jardinier et lui demande où on a mis son Seigneur. Il est difficile de croire que ce soient les larmes qui l'empêchent de voir qu'elle a devant elle celui qu'elle cherche, il est difficile en pleurant de ne pas reconnaître celui qu'on pleure quand on l'a devant soi, et pourtant Jésus se penche sur elle et lui dit : *Femme, pourquoi pleures-tu ?* » Mais il faut qu'enfin il lui dise : *Marie !*, avec une voix que sans doute elle connaît bien, il faut qu'il lui crie son nom, c'est-à-dire le signe de sa naissance et de son âme, il faut qu'il la rappelle à soi, il faut qu'il la fasse rentrer en elle-même pour qu'elle le reconnaisse. (...)

Les disciples d'Emmaüs, qui sans doute connaissent bien son visage et ses gestes familiers, cheminent le long de la route avec lui, parlent et discutent avec lui, l'invitent à l'auberge, s'assoient à table, et croient se trouver avec un passant quelconque jusqu'à ce qu'il rompe le pain. Vous savez ce que signifie pour le Christ rompre le pain ; il faut que véritablement il rompe son apparence présente et qu'il présente son essence, par ce geste qui est un don, pour qu'ils le reconnaissent.

Et encore lors de la pêche tandis qu'il se tient sur le rivage et que les disciples sont dans la barque, la conversation s'entame entre eux et lui comme avec un passant, puisqu'il leur crie de loin : *N'avez-vous rien à manger ?* Et ces mêmes gens soudain, mais après le miracle, s'écrient : *C'est lui, c'est le Seigneur.* On a peine à croire que ce soit la distance de deux cents coudées qui les empêche de reconnaître sa voix et sa figure.

Sous quelle forme donc apparaissait-il à ses disciples, sous quelle forme de chair et dans quelle chair ? On le voit bien une fois manger avec ses disciples après la Résurrection, mais on sait du même coup qu'il est entré dans la salle les portes étant closes ; c'est dire que son corps a passé à travers les murailles. Il montre à ses disciples, et il montre à Thomas les traces de la Passion, mais on dirait que les traits de son visage sont effacés. Il apparaît soudain comme une flamme qui jaillit ou bien comme un passant qui se présente et qu'on ne remarquerait pas d'abord, et l'on ne dit pas comment il disparaît, on ne dit rien de son apparence.

C'est à cette occasion que nous nous apercevons, car nous nous en étions à peine aperçus, que nulle part dans l'Évangile on ne parle de son

apparence : qu'il eût une forte barbe, les cheveux divisés tombant sur les épaules, une haute stature, des membres longs, une poitrine de majesté, le nez grand et droit tombant sur la bouche grave, forte et bonne, les sourcils croisant la ligne du nez comme la garde d'une épée croise la lame de l'épée, un front large et paisible, des yeux profonds et sereins. Nous n'apprenons ces choses par aucun texte canonique, nous les savons par la Tradition et par l'image que les peintres n'ont cessé à travers les siècles de nous présenter de lui. Mais nous savons véritablement que l'image que nous faisons de lui est sa vraie image. Nous le savons par le Saint Suaire de Turin où sa trace demeure et où nous pouvons encore la contempler, et nous sommes étonnés de ce qu'elle se soit transmise intacte, passant de bouche en bouche, gardée par le souffle des hommes pendant vingt siècles.

## **Marie, Pierre et Jean**

*Le premier jour de la semaine, Marie de Magdala vient de bonne heure au tombeau, comme il faisait encore sombre, et elle aperçoit la pierre enlevée du tombeau. Elle court alors et vient trouver Simon-Pierre, ainsi que l'autre disciple, celui que Jésus aimait, et elle leur dit : "On a enlevé le Seigneur du tombeau et nous ne savons pas où on l'a mis." Pierre sortit donc, ainsi que l'autre disciple, et ils se rendirent au tombeau. Ils couraient tous les deux ensemble. L'autre disciple, plus rapide que Pierre, le devança à la course et arriva le premier au tombeau. Se penchant, il aperçoit les linges, gisant à terre ; pourtant il n'entra pas. Alors arrive aussi Simon-Pierre, qui le suivait ; il entra dans le tombeau ; et il voit les linges, gisant à terre, ainsi que le suaire qui avait recouvert sa tête ; non pas avec les linges, mais roulé à part dans un endroit. Alors entra aussi l'autre disciple, arrivé le premier au tombeau. Il vit et il crut<sup>2</sup>.*

Nous voilà devant le vide du tombeau qui est comme une apparition en creux et comme une ombre de la Résurrection, et la première à s'en étonner, c'est Marie de Magdala, la femme et la pécheresse. Le second et le troisième, ce sont Simon-Pierre et Jean. Et comment se comportent-ils ? L'Évangéliste a soin de nous l'expliquer en détail. Jean se précipite plus vite que Pierre et s'arrête au bord du tombeau. Pierre, qui marche d'un pas plus lent et plus mesuré, arrive après lui, mais entre dans le tombeau le premier. Il ne voit pas seulement les bandelettes et les liens brisés qui retenaient le cadavre, mais aussi le suaire qui garde la trace et l'image enveloppée et cachée.

Pourquoi ces trois-là et non d'autres, pourquoi cet ordre et pourquoi ces gestes ? Les trois, nous les entrevoyons à travers les textes, leur

---

<sup>2</sup> Jean20, 1-8.

caractère apparaît. Oh ! ils sont décrits avec une sobriété extrême, et sans une attention soutenue nous ne percevons pas leur signification. Pourtant, elle est nette et se révèle déjà par leur nom même. Les trois sont trois formes d'amour. Le disciple Jean est nommé *celui que Jésus aimait*. Pierre est celui qui plus que les autres aimait Jésus, comme il est dit un peu plus loin :

*Jésus dit à Simon-Pierre : "Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu plus que ne m'aiment ceux-ci ?" Il lui répondit : "Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime." Jésus lui dit : "Pais mes agneaux." Il lui dit une seconde fois : "Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ?" Pierre lui répondit : "Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime." Jésus lui dit : "Pais mes brebis." Il lui dit pour la troisième fois : "Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ?" Pierre fut attristé de ce qu'il lui avait dit pour la troisième fois : "M'aimes-tu ?" Et il lui répondit : "Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais bien que je t'aime." Jésus lui dit : "Pais mes brebis<sup>3</sup>."*

Jean était celui qui reposait sur le sein du Seigneur lors de la Cène, celui qui seul n'a pas dit lorsqu'on a parlé d'un traître : *Est-ce moi ?*, mais seulement : *Qui est-ce, Seigneur ?*, et il parlait comme dans un rêve. Jean est celui qui seul est demeuré au pied de la croix alors que tous les autres avaient fui, alors que Pierre lui-même avait renié et avait fui, comme pour montrer que l'amour est le plus grand courage. Jean est celui dont Jésus parmi tous les autres peut dire : *Vous ne m'avez pas choisi, c'est moi qui vous ai choisis*. C'est celui qui est choisi, qui est appelé et choisi, qui est attiré, qui est assumé, qui est inspiré. Il est le saint de la contemplation intérieure, de la grâce spirituelle. Et de fait son nom signifie : Dieu est gracieux.

Simon-Pierre, lui, a un nom qui signifie : Obéissance. Et Jésus remplace ce nom par un mot qui veut dire : Roc, c'est-à-dire fermeté inébranlable, fermeté dans la foi, dans une foi de rocher, une foi qui n'ouvre pas l'œil sur le monde extérieur mais se tient compacte, serrée à soi-même, forte de sa propre substance. Simon-Pierre (et ses deux noms sont ici réunis), c'est l'obéissance et la foi, qui s'expriment par l'action, la grande action de conquête que sera l'établissement de la chrétienté nouvelle, et c'est pourquoi les clefs lui seront remises à lui, lui qui n'est pas le plus aimé, mais qui aime le plus ; lui dont la sainteté est fondée sur ses propres efforts.

Or il est juste que Jean, l'Inspiré, coure le plus vite et arrive le premier ; il est juste aussi que Pierre soit le premier à descendre, à toucher et à voir, et qu'ensuite l'autre descende, touche et voie, ou plutôt ne voie rien et croie. Quant à la troisième et première figure, celle de Marie de Magdala,

---

<sup>3</sup> Jean 21, 15-17.

celle dont sept démons ont été chassés, elle est l'amour affectif et humain d'abord, et elle sera la première à voir.

## **L'apparition au bord du lac**

*Jésus se manifesta de nouveau aux disciples sur le bord de la mer de Tibériade. Il se manifesta ainsi : Simon-Pierre, Thomas, appelé Didyme, Nathanaël, de Cana en Galilée, les fils de Zébédée et deux autres de ses disciples se trouvaient ensemble. Simon-Pierre leur dit : "Je m'en vais pêcher." Ils lui dirent : "Nous venons nous aussi avec toi." Ils sortirent, montèrent dans le bateau et, cette nuit-là, ils ne prirent rien. Or, le matin déjà venu, Jésus se tint sur le rivage ; pourtant les disciples ne savaient pas que c'était Jésus. Jésus leur dit : "Les enfants, vous n'avez pas du poisson ?" Ils lui répondirent : "Non !" Il leur dit : "Jetez le filet à droite du bateau et vous trouverez." Ils le jetèrent donc et ils n'avaient plus la force de le tirer, tant il était plein de poissons<sup>4</sup>.*

C'est le seul miracle rapporté après la Résurrection. Et, de fait, chacune des apparitions du Seigneur après sa mort est par soi-même un miracle et suffit à combler les siens de stupeur et de joie inquiète.

Voici donc nos sept Apôtres, les voici pêchant, retournés donc à leurs filets. Ont-ils oublié qu'ils ont été envoyés de par le monde pour annoncer le Royaume ? Ont-ils repris leurs occupations paisibles si peu de jours après l'effroyable drame qui a brisé leur vie et tout leur espoir ? Ont-ils abandonné toute prédication ? Rapportons-nous à l'autre pêche miraculeuse qui se conclut sur ces mots : *Désormais je vous ferai pêcheurs d'hommes*. Cela suffit pour que nous pensions qu'ils n'ont pas abandonné la prédication, qu'ils gardent l'enseignement du Seigneur. Mais ils sont dans la nuit et ils sont sur l'eau, et ils ne prennent rien, car on leur répond : « Votre prophète, les prêtres l'ont pris et ils en ont fait ce qu'ils ont voulu. Le Sauveur des autres s'est perdu lui-même ; quelques femmelettes disent bien qu'elles l'ont rencontré sur les routes, mais tout le monde sait qu'on l'a ravi du tombeau et caché quelque part. »

Ils sont donc livrés à leurs propres moyens et jetés dans le monde, dans ce monde qui est si bien figuré par l'eau mouvante. Ils pêchent et cherchent le poisson, mais vous savez tous ce que le poisson signifie : le poisson, c'est le vivant des profondeurs ; le poisson, c'est l'eau faite vie ; le poisson, c'est le résumé vivant de l'eau ; le poisson, c'est celui dont il est dit dans la première page de Jean : *Ce qui a été fait a eu vie en lui*. Il était la vie de tout ce qui vit, il est l'essence profonde de tout ce qui est, de toute la création (...). Il est, lui, le poisson, c'est-à-dire l'eau vivante et consciente

---

<sup>4</sup> Jean 21, 1-6.

et libre, allant où elle veut, eau dans l'eau, et vie dans le mouvement.

Le poisson, c'est le Christ, mais c'est le Christ en nous, le Christ dans l'eau. Il est le Christ et il est aussi le chrétien, il est l'essence divine du chrétien, et cette essence est en tout homme. Mais il faut qu'on la pêche pour que l'homme soit nommé chrétien, il faut qu'on prenne le poisson, qu'on connaisse le poisson. Les disciples, pêcheurs d'hommes, ont jeté les filets en vain et ils sont dans leur barque, ils sont au milieu des eaux, et il fait nuit. Mais Jésus paraît à l'aube et il est sur le rivage, car il est arrivé de l'autre côté de l'eau, et de l'autre côté de la nuit, et il leur crie : « N'avez-vous rien à me donner à manger ? » Mais ils ne le reconnaissent pas encore, ils le prennent pour un passant.

Ils le prennent pour un passant, et c'est Jésus ! Jésus aime à être pris pour un passant. Il affirme qu'il est dans tous les passants et dans tous les pauvres. Il est dans l'appel de tous ceux qui ont besoin. Il a besoin, lui, de manger. Il a faim de manger du poisson, de se reprendre lui-même, de se retrouver lui-même en nous.

*Jésus leur dit : "Venez et mangez." Aucun des disciples n'osait lui demander : "Qui es-tu ?", car ils savaient bien que c'était le Seigneur. Alors Jésus s'approche, il prend le pain et le leur donne, et de même le poisson. Ce fut là la troisième fois que Jésus se montra à ses disciples, ressuscité d'entre les morts.*

LANZA DEL VASTO, *Commentaire de l'Évangile*, Paris, Denoël, 1951.  
Textes choisis par Daniel VIGNE pour Radio Présence - Pâques 2014